Document generated on 06/28/2025 5:11 p.m.

Séquences
La revue de cinéma

SÉQUENCES LA REVUE DE CINÉMA

FNC — Bilan
Le réel a ses propres lois

Sami Gnaba

Number 258, January–February 2009

URI: https://id.erudit.org/iderudit/44994ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Gnaba, S. (2009). Review of [FNC — Bilan : le réel a ses propres lois]. *Séquences*, (258), 6–6.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2009

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

FNC | BILAN

LE RÉEL A SES PROPRES LOIS

Alors que le festival se clôt, laissant vacants les sièges de l'Impérial, le bilan est annoncé. Perpétuant sa longue tradition de festival ouvert sur le monde, le FNC nous a offert pour une 37e année une programmation aussi engagée qu'éclectique.

SAMI GNABA

En ces sales temps durant lesquels le monde est infecté de maux préoccupants, la programmation de cette année est encline à nous laisser croire que le cinéma veut (re)négocier sa légitimité en tant qu'art de l'urgence (tel que dans le prenant **Ya Ummi**). Cette 37e édition (accumulant plus que 200 œuvres) nous exhorte à témoigner d'une tendance de plus en plus marquée. Tel un baume ou un souffle de vitalité, le cinéma veille plus que jamais à sauver le monde de son asphyxie. Nous ne sommes plus dans le fantasme de la pure fiction. À présent, on est redescendu à *hauteur d'homme*. Résistant au désir de tricher avec la réalité, ces films — nés d'un effort poétique pleinement assumé — ne peuvent pas (plus) échapper aux résonnances du monde.

Un capitalisme sentimental

Le FNC a accueilli cette année les œuvres d'une impressionnante délégation de réalisateurs méconnus (Steve McQueen ou le tandem québécois Henry Bernadet-Myriam Verrault) et de vieux routiers (Atom Egoyan, Agnès Varda, John Boorman) contribuant chacun à sa manière, par un regard singulier, à s'ouvrir sur le monde. Documentaire et fiction, politique et poétique, passé et présent, religion et Histoire, immanquablement la ligne qui les sépare est fort mince. Principes de réalité donc...et leçons de cinéma.

Au fil de ces films se succèdent d'indispensables visages du réel, comme le capitalisme **(Papa à la chasse aux lagopèdes**, **Un capitalisme sentimental**), la guerre (**Hurt Locker**), l'identité (**Adoration**), la paysannerie (**La Vie moderne**), la politique (**Il Divo**, **Hunger**), l'art (**Les Plages d'Agnès**, **Patti Smith: Dream of Life**),l'amour (**Cloud 9**) ou encore la jeunesse (**À l'ouest de Pluton**). De cette voix chevrotante et pleine d'humilité qui lui est propre, Raymond Depardon donnera le ton avec son édifiant **Vie moderne** en annonçant : « *Ce soir je filme cette lumière pas comme les autres et je ne suis pas près de l'oublier* ».

Dans le percutant **14 Kilomètres** de l'Espagnol Gerardo Olivares, on croise la route de trois personnages (une adolescente du Mali et deux frères du Niger) entamant un périple périlleux vers le Maroc à travers le désert. Partis de chez eux dans l'espoir de trouver la fortune en Europe, ils seront mis à rude épreuve; portés par le rêve, minés par la réalité sordide en quelque sorte. Jouissant de la présence d'acteurs non professionnels, Olivares livre ici une œuvre somptueusement filmée, engagée et sans compromis sur l'immigration clandestine. Sans conteste, un grand film qu'on aurait aimé voir récompensé.

... ces films sortent des sentiers battus, nous indisposent et nous émeuvent par ce sentiment d'incomplétude et/ou d'absence de résolution qui règne dans leurs images ...

Présenté à Cannes, le premier long métrage d'Annemarie Jacir, **Le Sel de la mer**, est un plaidoyer émouvant sur l'identité palestinienne. Autobiographique et militant, ce *road movie* capture le souffle étouffé d'une ville ruinée, alors que la courageuse Suheir Hammad (*alter ego* de Jacir) tente par tous les moyens de rejoindre la ville de Jaffa, terre de ses origines. De cette séquence d'ouverture à l'aéroport, humiliante, jusqu'à l'impuissance de son plan final, **Le Sel de la mer** est un cri du cœur dont la portée est universelle.

Dans le cas de **Wonderful Town**, réalisé par Aditya Assarat, le réel et la fiction se chevauchent et s'entrechoquent dans une mise en scène minimaliste et contemplative relatant l'arrivée d'un architecte dans un petit village touristique du sud de la Thaïlande, décimé par les ravages du tsunami. Malgré le déploiement de ses artifices et la sensibilité de son sujet, le film évite le piège du misérabilisme tout en conservant un ton introspectif aussi authentique qu'envoûtant.

À l'instar de plusieurs autres œuvres présentées, **Wonderful Town** déploie une mise en scène à travers laquelle le réel ne sert plus seulement d'*embrayeur* au récit — de référent, et donc d'artifice —, mais agit plutôt comme un élément constitutif de son dénouement. C'est aussi avec cette ferme conviction que nous apostrophe Aril Folman dans les dernières minutes de sa **Valse avec Bachir**, où le réalisateur nous confronte avec des images d'archives du massacre de Sabra et Shatilla, au Liban.

Ancrés dans les complexités de la réalité (à l'état brut, souvent brutale), ces films sortent des sentiers battus, nous indisposent et nous émeuvent par ce sentiment d'incomplétude et / ou d'absence de résolution qui règne dans leurs images. Il n'y a pas d'échappatoire, le réel a ses propres lois. Le cinéma ne peut que s'y soumettre.